

UN  
ENFANT  
D'AUTREFOIS

PAR

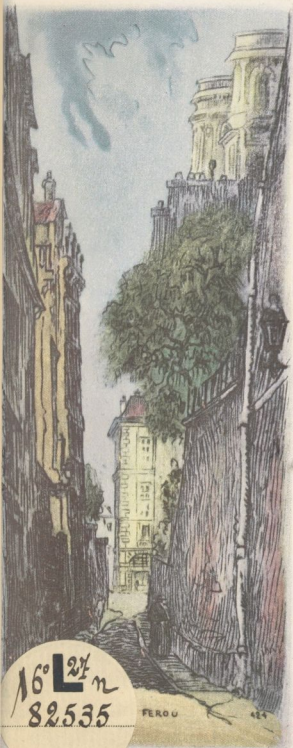
JEAN DE MAYOL

DE LUPÉ

5925

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN



16° L<sup>21</sup> n  
82535

FEROU

424



UN ENFANT D'AUTREFOIS

16° Ln<sup>27</sup> 82535

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
TRENTÉ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 30  
SUR PAPIER DE HOLLANDE  
VAN GELDER  
ET CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES  
SUR ALFA DES PAPETERIES NAVARRE  
NUMÉROTÉS DE 31 A 180

Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois en août 1943.

JEAN DE MAYOL DE LUPÉ

---

UN ENFANT  
D'AUTREFOIS

---

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN

ÉDITEUR

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1943

MAISON DE LA VILLE DE PARIS

EXHIBIT  
D'ARTS ET MÉTIERS



PARIS  
BIBLIOTHÈQUE MUSEUMS  
NATIONAUX  
D'ARTS ET MÉTIERS

A MA MÈRE,  
*dont la tendresse vit en mon cœur.*

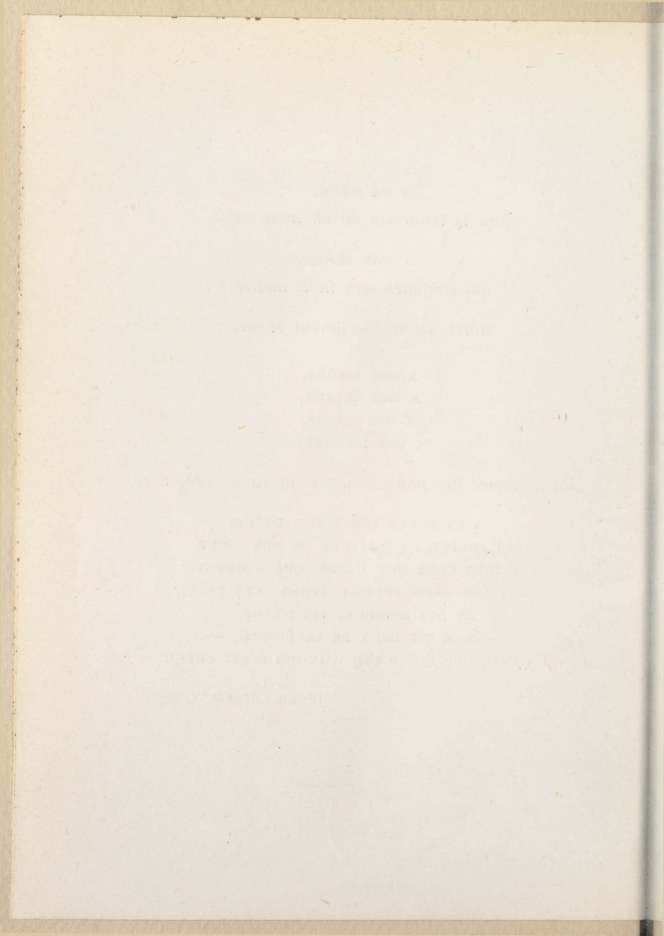
A MON PÈRE,  
*qui toujours sera mon maître.*  
*Morts, ils m'enseignent encore.*

A MES SŒURS,  
A MES NEVEUX,  
A MES NIÈCES,  
A MES DISCIPLES,

*En mémoire des jours heureux que nous vécûmes.*

A LA FOULE DES MORTS CHÉRIS  
QUI PEUPLE LA SOLITUDE DE MON COEUR.  
A TOUS CEUX QUE J'AIME, QUI M'AIMENT,  
DONT LES MAINS FEUILLETERONT CES PAGES,  
ET QUI REDIRONT PEUT-ÊTRE,  
— IL M'EST DOUX DE LE PENSER, —  
« J'ACCEPTÉ CE DON D'UNE MAIN QUI M'EST CHÈRE. »

(EURIP., *Alceste*, V, 376.)



## AU LECTEUR

*Hier, 2 novembre 1938, j'ai terminé le récit de ces souvenirs enfantins. Jour prédestiné; jour des morts; pleurs pour les chers disparus; espoir de la lumière qui ne doit point finir. Je ne veux pas croire à la mort; je ne veux croire qu'à la vie. Voilà pourquoi j'ai pris plaisir, je le confesse, à me pencher sur ma puérité, à revivre mes premières années; à contempler le jeune visage, à écouter les battements du jeune cœur qui furent miens.*

*Le glas sonnait au clocher voisin. Mort et vie! C'est pour moi que j'écrivis ces pages. Si quelqu'un jamais les feuillette, peu me chaut qu'il les trouve naïves à l'excès. Je m'en voudrais qu'elles ne fussent pas telles : c'est à l'enfant qui demeure secrètement en moi-même que j'ai confié la plume. Il aurait commis trahison s'il les eût rendues autres qu'elles ne sont.*

*Ces récits me furent un repos au cours des travaux arides auxquels j'ai voué ma vie. Si passionnantes que soient la recherche scientifique et les spéculations érudites, celui qui en mène le jeu austère connaît le besoin d'une dé-*



tente, d'un délassement, d'un abandon, d'un rêve. Je rédigeai ces souvenirs au cours des années dernières, pendant les haltes accordées ou imposées dans mon labeur. Doux me furent ces reposoirs. Ils me donnèrent de grandes leçons : Qui a vécu toute une existence se prend à regretter qu'elle ne se soit point close au seuil de l'adolescence, devant que la fleur ne soit épanouie. La promesse de ce qui doit être vaut souvent mieux que la réalité.

Il serait mal, je pense, de s'arrêter à semblables pensées : ce serait nier la splendeur de la vie, la beauté de l'effort, la noblesse de la lutte, mais il est bon que ces pensées nous touchent : nous en perdons de la vanité et de l'orgueil. Nous comprenons que les plus hautes actions de l'homme ne sauraient être sans mélange, que sa sincérité n'est jamais complète, que son or le plus pur n'est jamais sans alliage. L'enfant vaut mieux que l'adulte, parce que sa bonne foi est totale et que, dans son petit être, il y a toute la grandeur de la vérité, fille de l'innocence.

Ne cherchez rien de rare en ce livre. Ce n'est point une apologie des temps révolus. Les enfants d'alors ne valaient pas mieux que ceux d'aujourd'hui, et les hommes n'étaient ni meilleurs, ni pires. Cependant cette époque avait sur la nôtre un souverain avantage : des principes, une foi régnaient dans les esprits et dans les âmes. Avec le lait, nous recevions des idées nettes et claires sur lesquelles il n'était point permis de transiger. Il y avait pour nous un bien et un mal. Nous savions qu'il était lâche de

demeurer indifférent. Ce n'était pas la haine, c'était l'amour qui nous était enseigné. Nous étions les enfants d'une cause, et nous apprenions qu'il était enviable de mourir pour elle. Cet idéal ennoblissait ce passé. Comme le petit ignore la prudence des demi-mesures, nous poussions la rigueur de nos prédilections à l'extrême : il n'y avait point de communication pour nous entre Dieu et Bélial. Ce qui ne se pouvait classer bon, d'emblée se rangeait dans le mauvais.

C'est cet état d'esprit que j'ai souvent cherché à reproduire par les anecdotes où je me suis complu. D'après ceci, qui me lira — s'il en est — voudra donc, par exemple, comprendre ce que je conte du gallicanisme et des étroitesse attribuées par la légende à certains vénérables ecclésiastiques dont les successeurs demeurent, comme l'étaient leurs devanciers, la parure du clergé français. C'est sous cet aspect qu'il faut entendre aussi ce que j'écris sur la maison d'Orléans. Les liens très chers qui nous lient à plusieurs de ses princes expliquent assez l'inspiration qui me guide. Au temps dont je parle, le drapeau tricolore était pour beaucoup une loque d'infamie ; la Marseillaise un chant de cannibales. Quatre-vingt-treize était d'hier. J'ai voulu montrer l'état d'âme qui régnait alors dans tout un clan : celui des royalistes. Drapeau blanc, vrais héritiers des chouans. De ceux-là Louis Barthou me disait un jour : « Nous les trouvions vieux jeu ; nous les estimions des attardés, des rêve-chimères. Mais devant eux nous étions chapeau bas, au garde à vous. A nos yeux ils incarnaient la chevalerie de France. Il en

*est aujourd'hui qui croient tenir leur place. Pour ceux-là, si nous sommes debout, nous nous asseyons. Et nous restons chapeau sur tête. Ils sont aussi canailles... que d'autres. » (Je crois devoir modifier le dernier mot.)*

*Ce serait donc se tromper sur ce livre que d'y voir une profession de foi, des jugements, même des opinions. C'est ici le cœur d'un enfant qui s'ouvre et laisse lire en lui. Ce qu'il pensait, ce qui lui fut inculqué, le don qu'il reçut des siens, parents, frères, premiers maîtres, serviteurs, il le manifeste sans forfanterie, ni parti pris. Mais n'oubliez pas l'utilité du granum salis.*

*Il est vrai que l'auteur a pour plus cher désir d'avoir gardé le cœur du petit qu'il eut le bonheur d'être, voici plus d'un demi-siècle, et d'avoir couvé le trésor qu'il reçut dans son esprit à peine formé et dans son âme primitive, sauvageonne.*

*« Il y avait une fois... »*

*Si cet « une fois » pouvait durer toujours !*

*Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.*

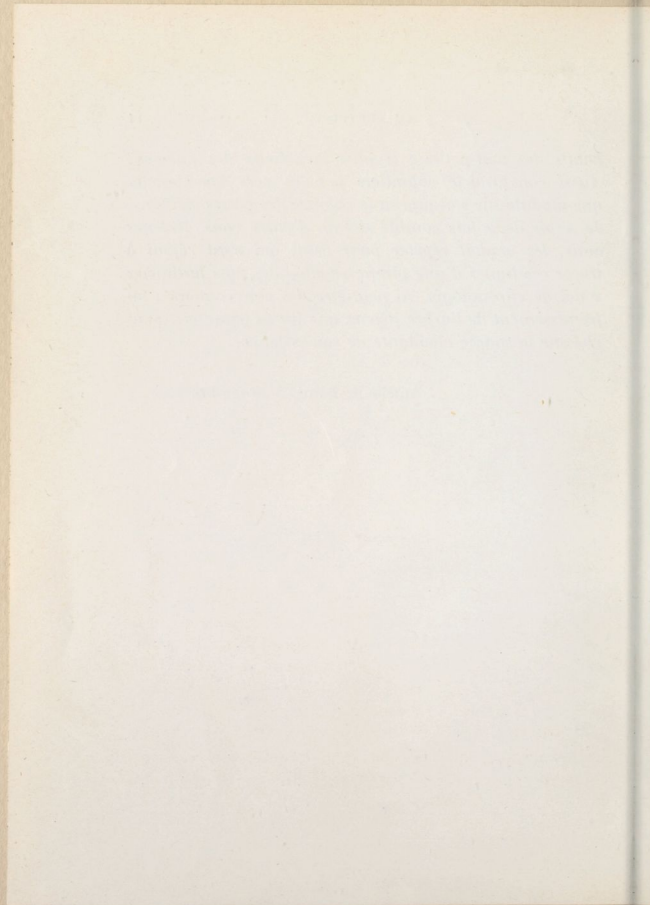
*Que le sourire de ma mère, dont j'appris la beauté du monde, m'enseigne jusqu'à la mort à sentir que mille laideurs physiques ou morales ne sont rien devant le rayon, même voilé, d'une beauté naturelle ou spirituelle.*

*Je souhaite même grâce à tous ceux qui, dans un instant de désœuvrement, s'attarderaient à ces pages.*

*Les contes de l'enfance charment comme l'enfant lui-même. Puissent ceux-ci avoir retenu l'attrait qu'ont les*

*babils des tout-petits : le plus mélodieux des poèmes !  
Aussi conclurai-je volontiers par les vers harmonieux  
que modula sur son pipeau le chanfre des pâtres siciliens.  
Je serais deux fois comblé si l'un d'entre vous, lecteurs  
amis, les voulait répéter pour celui qui s'est réjoui à  
tracer ces lignes d'une plume vagabonde, sans fastidieux  
souci de chronologie, ni peut-être des convenances : au  
frémissement de l'arbre joyeux que fut sa jeune vie, pen-  
ché sur la source chantante de son enfance.*

Amélie-les-Bains, 3 novembre 1938.



# UN ENFANT D'AUTREFOIS

---

## I

### LA RUE OU JE SUIS NÉ

La rue où je suis né. — L'hôtel de mes parents et ses voisins. — L'abbé de Talleyrand et ses divertissements. — Ma naissance et celle de mon frère et de mes sœurs. — Mon baptême, mon parrain et ma marraine. — Un directeur en pantalon, ses appartements et ses servantes.

Dans la région la plus provinciale de Paris, le dévot quartier Saint-Sulpice, une vieille et brève venelle, la rue Férou. Elle était du double plus longue autrefois, quand la place devant l'église n'existait pas. Alors l'édifice construit par Servandoni s'ouvrait sur son étroit couloir. D'une part, elle débouche maintenant sur le quadrilatère dont la fontaine occupe le centre, où sont noblement juchés Bossuet, Fénelon, Massillon, Esprit Fléchier. Les quatre grands sermonneurs adressent, au-

dessus des eaux jaillissantes, une muette prédication aux piétons, automobiles, autobus d'aujourd'hui, modernes remplaçants des carrosses, équipages, tramways, fiacres, omnibus que connut ma jeunesse. Les arbres du jardin que planta la deuxième reine Médicis la bornent à l'autre extrémité. Elle est charmante, cette voie calme dont un antique parlementaire fut le parrain. Les voitures y sont rares, et les pas qui en foulent les pavés s'y font instinctivement feutrés. Vous croiriez être dans une allée de béguinage.

A droite, une porte du séminaire (aujourd'hui succursale des Finances), toujours condamnée, est surmontée par de hautes branches. Quand j'avais la joie d'être petit, un mendiant à la jambe de bois et à la figure sympathique, qu'éclairaient des yeux au perpétuel sourire, la meublait à longueur de journées, le père Raton. Une auberge vétuste, l'hôtel Fénelon, recevait comme hôtes des évêques, des abbés cisterciens, des gentilshommes campagnards et des dames aristocratiques et pieuses à qui nul ne pouvait assigner d'âge. Les frondaisons du Luxembourg se balançaient, amples bouquets, entre l'hôtel Sévigné (le marquis de Sévigné et sa femme, beau-frère et belle-sœur de la marquise épistolière y logèrent) et celui, plus modeste, où vécut l'adorable La Fayette quand elle composait sa *Princesse de Clèves*, au jaillissement d'une fontaine toujours murmurante. Défiguré par une fâcheuse surélévation d'étages, l'hôtel Sévigné est devenu le sombre presbytère que gouvernait, aux jours heureux de mon premier âge, le vénérable, solennel et réfrigé-



rant M. Hamon, curé de Saint-Sulpice. Deux autres hôtels particuliers précèdent le presbytère. Ils occupent, comme à ma naissance, le 6 et le 8 de la rue Férou.

Le 6 abritait le marquis de l'Escalopier et sa famille. Sa porte, fermée d'une grille, est flanquée de deux sphinx féminins juchés sur des colonnes. Ces quasi-déeses me pénétraient d'admiration, et je n'étais pas éloigné de les croire vivantes. Leur immobilité n'était due, pensais-je, qu'à la puissance de leur volonté. Je redoutais beaucoup qu'elles ne se jetassent sur moi et me labourassent de leurs griffes, si je n'étais sage; leurs yeux sans regard me paraissaient doués d'une singulière et pénétrante acuité. Les aimables rinceaux et les bas-reliefs en ronde-bosse, où jouent des amours joufflus qui décorent les fenêtres, m'ont donné mes premières leçons d'art, et je leur en conserve une gratitude qui m'émeut chaque fois que je les contemple. Plus tard j'appris qu'un séminariste élégant et boiteux, l'abbé de Talleyrand, avait hébergé dans cette noble demeure certaine jeune actrice coquette à souhait. Il l'avait rencontrée comme il rentrait de Sorbonne au séminaire. Il pleuvait. Elle n'avait point de parapluie. L'abbé de Talleyrand en tenait un : ce pavillon portatif était alors la pimpante nouveauté du jour. L'abbé en abrita la peu farouche artiste. Il lui conta si bien fleurette, sous l'eau et le mince dôme de soie, qu'il la mit dans ses meubles. Le jour, elle lui offrit un abri profane, moins austère que la cellule froide et cléricale du séminaire où, pour la honte de nos Églises françaises, il était entré.



Le 8 est une résidence plus modeste que son voisin le 6; moins grandiose que l'hôtel Sévigné, mais d'heureuses proportions et agréable à l'œil. Il appartenait, dès lors, au libraire *Belin*, qui en louait les appartements et y tenait sa cavalerie. Les écuries étaient à droite. L'hôtel occupait le fond de la cour et étendait une aile à gauche. Du même côté, les concierges résidaient dans une petite loge qui reste telle que je l'ai connue quand mes yeux apprirent à voir.

Aujourd'hui, la librairie a envahi tout le rez-de-chaussée et le jardin. Une inscription commerciale déshonore la porte qui surmonte le médiocre perron. Une horrible vérandah défigure, au premier, deux hautes fenêtres de la façade. Toutes ces atteintes me blessent au vif chaque fois que je contemple la vieille maison, et souvent mes pas me portent en ces parages.

C'est un 21 janvier, comme durait encore le souvenir proche de *l'année terrible* (ainsi qu'on disait en ces temps bénis où l'on ignorait la mitrailleuse, les gaz et les bombardements par avion), que je naquis à 1 heure de relevée. Mon père, m'a-t-on conté, rentrait de la messe célébrée pour Louis XVI à la chapelle expiatoire, quand fort sagement je vins au monde. On me racontait, un peu plus tard, que j'avais été trouvé dans une malle, tandis qu'une de mes sœurs, nommée Thérèse, avait été découverte dans une cerise sans noyau, et que mon frère aîné (à tout seigneur tout honneur) avait surgi d'un beau chou pommé. Pour mes autres sœurs (j'arrivais bon septième de la famille, qui compta avec moi deux garçons

et cinq filles), j'ai toujours ignoré comment s'effectua leur entrée dans le monde.

Le lendemain, 22 janvier, je fus baptisé à Saint-Sulpice. Mon parrain fut le prieur des Tertiaires Dominicains. Ma grand'mère, morte peu avant ma naissance, était une fervente tertiaire, et nos grands amis les Keller, déjà comtes romains, — titre qu'ils ne portèrent jamais parce qu'ils l'avaient vaillamment gagné par de belles luttes au Parlement, sous l'Empire, et par une fortune largement distribuée aux pauvres et aux œuvres, mais que leurs descendants se sont, à bon droit, gardés de négliger, — étaient, eux aussi, fidèles disciples des Frères Prêcheurs.

Ce parrain était un être extraordinaire, un directeur spirituel en culotte, comme l'appelait la marquise de Saint-Seine, née Jeanne de Sainte-Croix. Il avait été caissier chez le libraire Poussielgue, rue Cassette. Je crois qu'il s'était aussi montré plutôt libertin dans sa jeunesse. Mais la conversion avait été rapide et complète! Du coup, il s'était haussé à la plus haute dévotion. Il était le confident de Lacordaire, auquel il administrait la discipline lorsque le grand dominicain avait trop éloquemment prêché dans la chaire de Notre-Dame et qu'il redoutait un assaut de Satan, démon de l'orgueil.

J'ai entendu dire, avec admiration, qu'Auguste Fiot, sous Napoléon III, voyait affluer à sa caisse, chez Poussielgue, les belles dames de la cour impériale, qui lui apportaient leurs secrets de conscience et lui deman-

daient des conseils. Il me semble que depuis ma naissance jusqu'à sa mort, survenue vers 1898, il n'a jamais changé. Je l'ai toujours connu petit, bedonnant, à la longue barbe blanche de patriarche, à l'œil à la fois vif et paternel, un œil gris de gros matou, au geste onctueux; il avait de longs bras qui me semblaient atteindre au bas de ses cuisses courtes et grasses. Il parlait par apophtegmes, par comparaisons à la saint François de Sales, par paraboles à la manière de l'Évangile. Au fond, je trouvais mon parrain peu reluisant, et je me désolais que la vénération de ma famille pour ce saint homme m'eût valu d'être son filleul. Pour me consoler, on me disait que Fiot n'était que le remplaçant de mon frère. Celui-ci était mon parrain véritable. Fiot lui aurait été substitué pour la cérémonie parce que mon frère était trop jeune pour tenir ce rôle. Mon frère et moi nous étions satisfaits de cette explication.

Ma sœur Henriette, l'aînée de toute notre bande, fut, elle, ma véritable marraine. Jusqu'à sa mort, survenue à Amiens en 1925, un jour d'Annonciation, elle tint beaucoup à ce titre qui me la rendait doublement chère.

Sur Fiot, personnage excellent, mais de comédie, j'aurais tout un volume à écrire. About ne l'a-t-il pas méchamment dépeint sous le nom de Fafiot? J'ai dit que jamais je ne l'avais vu changer physiquement. J'imaginai qu'il était né tel qu'il m'apparaissait. Je supposais sa barbe fleurie congénitale. Je lui ai connu trois appartements successifs. Il habita d'abord rue de Fleurus, puis rue Duguay-Trouin, enfin rue du Cherche-Midi. Mais ses

logements divers se succédaient dans le temps et l'espace sans parvenir à se différencier. C'était à croire que, tel les escargots, il emportait sur son dos son habitacle, et que seul l'emplacement de la coquille changeait. Les pièces gardaient la même disposition, et les meubles désuets avaient toujours les mêmes teintes ternes et des places absolument semblables. Je vois d'extraordinaires tapis brodés pendus aux murs, avec de gros chapelets qui encadraient d'affreux tableaux pieux, ou de dévotieuses gravures plus vilaines les unes que les autres.

De singulières domestiques dirigeaient cet intérieur ecclésiastico-laïque. Une duègne carabosse, un jour, fut appelée à remplacer une majordome malade, décédée ou défaillante. Le jour de son entrée en fonction, elle demanda à son nouveau maître : « Monsieur dit-il sa messe à Saint-Sulpice ou à Notre-Dame-des-Champs ? » Stupéfaction de Fiot : « Comment, ma messe ? » — « Mais oui, Monsieur, déclara la fée. Monsieur va dire chaque matin sa messe, puisqu'il est vicaire général. » Il est vrai qu'on aidait cette fille à concevoir telles imaginations. Sans compter l'air dévot et confit du brave vieux Fiot, ceux et celles qu'il dirigeait lui donnaient l'apparence d'un confesseur en chambre, et quelques-uns de leurs fils en plaisantaient, mais leurs plaisanteries n'étaient point du goût du héros. Ainsi, Jean Keller lui écrivit une fois à cette adresse : A Sa Grandeur Monseigneur Auguste Fiot, archevêque de Pieusardopolis.

Nous l'aimions bien, notre Fiot. Plus tard ma petite sœur Marie, qui avait alors quatre ans, disait à notre

---

Imprimerie E. AUBIN ET FILS,

LIGUGÉ (Vienne).

Autorisation n° 12.994.

---

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

